

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES SCIENCES

FUNÉRAILLES

DE

M. FILHOL

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Le mercredi 30 avril 1902

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. BOUQUET DE LA GRYE

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

MESSIEURS,

Si j'ai le triste honneur de saluer d'un dernier adieu la dépouille mortelle de notre confrère, ce n'est point de sa science que je parlerai.

Certes dans le Panthéon élevé à la gloire de la France par les Cuvier, les Blainville et les Geoffroy Saint-Hilaire, Henri Filhol doit prendre une bonne place; ses travaux

INSTITUT.
1902. — 11.



165829

sont, en effet, considérables, mais il appartient à d'autres de les énumérer et de les louer avec compétence.

Pour moi, je dirai seulement quelques mots de l'ami que nous avons perdu, en montrant combien de regrets cause une mort si inattendue.

Il y a trente ans que j'ai connu Filhol, destiné à devenir, deux ans après, mon compagnon dans une lointaine mission.

C'est à l'île Campbell que se cimentait notre amitié dans un contact de tous les jours, de toutes les heures, dans une camaraderie resserrée par des événements qui furent quelquefois douloureux.

J'ai pu alors juger que l'homme pouvait être classé parmi les meilleurs et que son cœur était à la hauteur de sa science.

Naturaliste, il travaillait avec un zèle infatigable, et à mes reproches craignant pour sa santé de cet excès de travail, il me répondait en riant : « On ne vient pas deux fois à l'île Campbell. » Médecin, il sauva véritablement la vie à un de nos matelots atteint d'une fièvre typhoïde. En Nouvelle-Zélande, aux îles Viti, car il voulut prolonger longuement sa mission, son zèle fut pareil; mais malheureusement dans ses dernières stations, il contracta des fièvres dont il se ressentit toute sa vie.

Les collections qu'il rapporta formèrent au Muséum une exposition dont on se souvient.

Du reste sa passion scientifique n'avait pas attendu cette première mission pour se montrer ce qu'elle fut toute sa vie. A cette époque, sa maison de Toulouse se remplissait des résultats de ses fouilles personnelles et sa science en paléontologie était déjà si sûre que, dans une visite au

Muséum de Sydney, il pouvait noter des erreurs de classification, si bien que le directeur étonné le saluait comme un maître.

Ce qui caractérise Filhol, ce n'est pas seulement la passion du travail, c'est aussi son abnégation. Dans sa jeunesse, il consacrait une partie de ses revenus à ses recherches, puis nous l'avons tous connu modeste, s'effaçant souvent et heureux des succès de ses camarades.

Faut-il parler de l'époux, de cette maison que j'appelais la maison du bonheur, où il était entouré d'une femme aussi charmante que dévouée et d'enfants qui faisaient sa joie et dont il était fier.

Messieurs, c'est l'excès du travail qui a tué Filhol : la science comme le char de l'idole indoue écrase souvent ses adorateurs. Il voulait que son professorat ne laissât rien à désirer, que ses leçons fussent parfaites et chacune d'elles lui demandait de nombreuses recherches.

Ayant terminé son cours, il me disait le mois dernier : « Je vais maintenant me reposer et me soigner » ; mais l'effort avait été trop grand, il s'est affaîsé.

Messieurs, sa vie trop courte a été bien remplie au point de vue scientifique ; mais si sa mort laisse un vide à l'Académie, elle brise le bonheur d'une famille et laisse de vifs regrets chez tous ceux qui l'ont connu.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. JOANNES CHATIN

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

MESSIEURS,

L'Académie des sciences vient d'être doublement frappée par des coups d'autant plus douloureux qu'ils étaient en dehors de toute prévision : à quelques jours de distance, elle a vu disparaître, en pleine vigueur, deux de ses membres les plus éminents et les plus actifs.

Aussi l'émotion a-t-elle été générale, lorsque lundi, encore atterrée devant le vide que laissait Alfred Cornu, notre Compagnie apprit la mort de Henri Filhol.

Cette émotion, Messieurs, est particulièrement vive pour moi, car ce n'est pas seulement un confrère que j'accompagne aujourd'hui vers cette tombe, si prématurément ouverte, c'est un condisciple, un camarade de jeunesse, un ami d'enfance.

Étroitement liés dès le début de leur carrière, constam-

ment rapprochés par une fréquente collaboration, nos deux pères nous avaient dirigés dans la même voie. C'est ainsi qu'après avoir poursuivi nos études médicales, côte à côte, dans le vieil Hôtel-Dieu qui n'est plus maintenant qu'un souvenir, nous nous retrouvions, au Muséum, dans le laboratoire dirigé par notre vénéré maître, Henri Milne Edwards; durant vingt ans, nous y travaillâmes l'un près de l'autre.

De bonne heure, Filhol commença la belle série de recherches qui devaient lui ouvrir les portes de l'Institut. Comme tous les élèves d'Edwards, il procédait de l'École de Cuvier : l'anatomie humaine étant considérée comme la base de l'anatomie comparée, il l'avait longuement et minutieusement étudiée pour aborder ensuite l'anatomie zoologique. Dans celle-ci, il s'attacha spécialement à l'examen comparatif du squelette des Vertébrés, surtout des Mammifères. C'était l'initiation nécessaire pour les travaux paléozoologiques qu'il se proposait d'entreprendre et en vue desquels, depuis plusieurs années, il amassait d'abondants matériaux qui ne tardèrent pas à constituer d'inappréciables richesses.

Il les mit en œuvre dans une suite de publications se succédant si rapidement que j'en puis à peine mentionner quelques-unes; aussi bien devrais-je les citer toutes, car toutes sont de premier ordre.

Après la description des fossiles extraits des merveilleuses grottes de Lherm que nous explorions ensemble en 1872, vint l'étude des faunes d'Issel, de Sansan, de Saint-Gérand-le-Puy, enfin un ouvrage considérable sur les phosphorites du Quercy. Pour donner une idée de la

quantité d'observations contenues dans ce mémoire, il me suffira de dire qu'auparavant on connaissait environ 60 espèces appartenant à des dépôts analogues, l'auteur en énumère 250, dont 180 n'avaient jamais été décrites.

Poursuivant ces investigations en zoologiste, Filhol laissait à d'autres le soin de résoudre les questions de paléontologie stratigraphique. Fidèle au plan général qu'il s'était tracé, il s'attachait à reconnaître les éléments entrant dans la constitution des faunes anciennes, à suivre leurs modifications successives, à préciser les changements qu'elles ont subis, enfin à établir leurs relations avec les faunes actuelles.

Il se trouva ainsi conduit à aborder l'examen des problèmes relatifs à la distribution géographique des animaux, problèmes dont la solution excite à juste titre un vif intérêt. Là encore Filhol apporta des contributions nouvelles et si remarquées que l'Académie l'adjoignit, comme naturaliste, à la mission chargée d'observer en 1874, dans les mers du Sud, à l'île Campbell, le passage de Vénus sur le soleil. Il y fut le collaborateur du chef de la mission, M. Bouquet de La Grye.

Notre éminent Président n'a pas oublié le zèle et l'abnégation avec lesquels le jeune zoologiste a rempli sa tâche. Sur cet îlot désolé, couvert de brouillards, saturé d'humidité, balayé par les tempêtes et battu de tous côtés par les grandes vagues du Pacifique, Henri Filhol travaillait sans relâche et se multipliait, recueillant animaux, plantes et roches, en même temps qu'il donnait ses soins aux malades de l'expédition.

Celle-ci terminée, loin de songer à un retour immédiat

qui eût été aussi naturel que mérité, l'ardent naturaliste ne pensa qu'à compléter ses observations sur les faunes australes. Dans ce but, il se rendit en Nouvelle-Zélande, à l'île Stewart, puis aux Fidji et en Nouvelle-Calédonie. Cette exploration scientifique de l'Océanie lui fournit une ample moisson de types nouveaux, appartenant aux groupes les plus variés, qu'il s'empressa de classer et de déterminer dès son arrivée en France.

Membre de la commission chargée d'effectuer, dans l'Atlantique, des dragages à de grandes profondeurs, Filhol prit part aux diverses campagnes du *Travailleur* et du *Talisman*, campagnes si fructueuses pour la science. Au cours d'une de ces croisières il eut la douleur d'apprendre la mort de son excellent père, dont il avait été la constante préoccupation et qui eut la joie de lui voir recueillir ses premières récompenses.

En effet, l'Académie appréciait depuis longtemps la haute valeur des recherches dont je n'ai pu donner qu'un faible aperçu. Elle leur avait décerné successivement : en 1876, le prix Delalande-Guérineau; en 1879, le grand prix des Sciences physiques; en 1883, le prix Petit d'Ormoy. Une dernière consécration les attendait : en 1897, Filhol était élu membre titulaire dans la section d'anatomie et zoologie en remplacement de Sappey.

Quelques années auparavant, l'Académie avait déjà reconnu l'importance de ses travaux en le présentant, d'accord avec l'Assemblée des professeurs du Muséum d'histoire naturelle, pour occuper, dans ce grand établissement scientifique, la chaire d'anatomie comparée devenue vacante par la mort de Georges Pouchet.

Un tel choix se justifiait non seulement par les liens étroits qui unissent la paléontologie à l'anatomie comparée, mais aussi par les recherches de Filhol sur l'ostéologie et la dentition des Carnassiers, sur l'organisation des Phoques et des Manchots, sur l'anatomie des Lémuriens, etc.

Peu après avoir pris possession de son service, le nouveau professeur eut à diriger les multiples opérations qu'exigeait le transfert des collections dans les bâtiments élevés en bordure de la rue de Buffon. Notre confrère se consacra tout entier à cette tâche, réalisant d'importantes améliorations, plaçant en pleine lumière et en pleine valeur un ensemble incomparable de pièces anatomiques dont la classification se trouvait remaniée et mise en harmonie avec les enseignements de la biologie moderne.

Tout semblait devoir faire présager qu'il demeurerait longtemps à la tête de ce beau département scientifique, dans cette chaire illustrée par Cuvier et par tant d'anatomistes célèbres. Le sort, hélas! devait en décider autrement.

La maladie est venue brusquement interrompre l'œuvre de Henri Filhol, brisant ses amitiés, l'enlevant à la tendre affection de sa dévouée compagne et de ses chers enfants. Dans ce jour de deuil, dans notre commune douleur, nous ne saurions nous borner à leur exprimer notre respectueuse sympathie.

Qu'ils sachent bien que c'est du fond du cœur que nous nous unissons tous pour honorer, avec l'époux et le père qu'ils pleurent en ce moment, l'aimable et savant confrère dont l'Académie conservera toujours précieusement le souvenir.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. EDMOND PERRIER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

DIRECTEUR DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

MESSIEURS,

Lorsque la mort vient frapper un savant au moment où, plein de force encore, il peut faire jaillir d'une longue existence de travail ces lumières que donne seule l'expérience acquise, le deuil est doublement cruel et pour la science qui perd de prochaines et précieuses conquêtes, et pour tous ceux qui voyaient se préparer au profit de l'ami prématurément fauché de définitives et glorieuses moissons. C'est ainsi que disparut, il y a juste un an, Maxime Cornu quand les bienfaits qu'il avait semés dans toutes nos colonies faisaient dire de lui par son émule anglais, le directeur des jardins de Kew, qu'il était le plus patriote de tous les Français; c'est ainsi que Filhol est enlevé le même mois et presque au même âge, ayant à peine achevé une

grande œuvre, et comptant sur un long avenir pour la perfectionner. Le temps des octogénaires et des centenaires semble passé pour le Muséum ; peut-être est-ce la rançon de la prospérité nouvelle de notre métropole des Sciences naturelles et des charges si lourdes qu'elle impose à ceux qui ont la tâche de l'assurer !

Henri Filhol n'appartenait officiellement au Muséum que depuis neuf ans ; mais toute sa vie scientifique s'était passée, pour ainsi dire, à l'ombre de la maison. Étudiant en médecine, interne des hôpitaux de Paris, c'est au Muséum qu'il venait travailler sous la direction des deux Milne Edwards dont il demeura toujours l'élève préféré. Après quelques essais d'anthropologie et de paléontologie, il débuta dans la carrière scientifique par un coup d'éclat. C'était en 1875 ; à cette époque le passage de Vénus sur le disque du soleil avait fait naître l'espérance d'avoir bientôt des données définitives sur les dimensions de notre système solaire. Des missions astronomiques furent envoyées dans toutes les régions du globe où le phénomène était observable ; on leur adjoignit des naturalistes. Filhol, alors âgé de trente-deux ans, partit avec celle qui devait s'établir dans la petite île Campbell, au sud de l'Australie, et qui était commandée par M. Bouquet de La Grye, président actuel de l'Académie des sciences. L'émotion avec laquelle notre vénéré président a annoncé à l'Académie la mort de son compagnon de route, témoigne des amitiés solides que Filhol avait su conquérir dans ces campagnes lointaines où un contact forcé de tous les jours permet aux hommes de se si bien juger. Notre regretté collègue avait, en effet, toutes les qualités de tact, de mesure et de bienveillance

qui créent rapidement entre les gens d'élite des relations affectueuses. Ces relations il y attachait le plus haut prix, et s'appliquait à les conserver par son exactitude rigoureuse à remplir des devoirs de politesse, plus pesants qu'on ne croit aux grands travailleurs comme lui. L'activité qu'il déploya dans sa mission à Campbell fut admirable. Sachant très bien que de tels voyages ne se recommencent pas, il s'adonna avec passion à la recherche de tout ce qui pouvait éclairer l'origine, les relations anciennes, la constitution et l'histoire naturelle des archipels lointains qu'il explorait; puis, sa mission finie, il courut faire de nouvelles récoltes aux îles Fidji, visita la Nouvelle-Calédonie, traversa l'Amérique et revint à Paris ayant accompli son périple. Parmi mes premiers souvenirs de professeur au Muséum demeure encore vivant celui du visage de son vieux père extasié devant les magnifiques collections rapportées de si loin par ce fils unique, et dont l'exposition, dans le cadre pittoresque de notre Orangerie, était illuminée ce jour-là par un radieux soleil de printemps. Henri Filhol le guidait, plein de jeunesse et d'espérances qui se sont heureusement réalisées, portant pour la première fois le ruban de chevalier de la Légion d'honneur si bien conquis et qu'il ne devait échanger contre la rosette qu'un quart de siècle plus tard.

La même année, le jeune voyageur était attaché à la Faculté des sciences de Toulouse où son père dirigeait l'école de médecine et qu'illustrait ainsi deux fois le nom de Filhol. Cependant ses maîtres lui réservaient d'autres destinées. A peine revenu de mission, Henri Filhol avait repris ses belles études sur les mammifères fossiles de

France et s'était placé en bon rang parmi les paléontologistes, auprès de notre cher et illustre doyen, M. Albert Gaudry; la description des collections recueillies par lui dans les îles australes le classa bientôt non moins favorablement parmi les zoologistes. Aussi quand fut organisée, en 1883, la grande campagne d'exploration des fonds des mers que devait faire le *Talisman*, Alphonse Milne Edwards le fit nommer membre de la commission scientifique chargée de diriger ses dragages. Ce fut lui qui recueillit cette belle série d'éponges au squelette d'opale qui cause tant de surprises aux visiteurs de nos galeries. Vingt ans ont passé. Des huit membres de la Commission (1), trois seulement demeurent aujourd'hui, et c'est au compagnon de tous les instants de cette inoubliable traversée où tant de créatures nouvelles, sorties des profondeurs de l'Océan, venaient chaque jour nous émerveiller, où prisonniers entre les deux azurs du ciel et de l'eau nous avons échangé tant de rêves; c'est au camarade avec qui tant d'enthousiastes émotions ont été partagées que je dois dire aujourd'hui, au nom de nos collègues du Muséum, un dernier adieu!

Après la campagne du *Talisman*, Filhol ne quitta plus le Jardin des Plantes. Il fut associé bientôt par Alphonse Milne Edwards à la direction du laboratoire des Hautes Études où il avait fait, quinze ans auparavant, ses premières

(1) Ces huit membres étaient MM. Alphonse Milne Edwards, le marquis de Folin, Henri Fischer, Henri Filhol, Charles Brongniart, Léon Vaillant, Edmond Perrier, Georges Poirault. — Les officiers, tous encore vivants, étaient le capitaine de frégate Parfait, les lieutenants de vaisseau Antoine et Jacquet, les enseignes Gibory et Bourget, les médecins Vincent et Huas, le commissaire Robinet de Plas.

recherches et où tant de jeunes maîtres se sont formés. Lorsque la mort inopinée de Georges Pouchet rendit vacante la chaire d'anatomie comparée du Muséum, on se souvint que la paléontologie et l'anatomie comparée étaient, en quelque sorte, deux sœurs jumelles. Toutes deux avaient été créées au Muséum par le même génie, et la chaire d'anatomie comparée devait aux animaux fossiles restaurés par Cuvier, une bonne part de son éclat. Les successeurs du maître, de Blainville, Paul Gervais, Pouchet lui-même ne savaient s'ils se devaient davantage aux mystères si attirants des créations éteintes ou aux problèmes de l'organisation des animaux actuels. Par sa reconstitution de la généalogie des carnassiers, ses découvertes sur l'évolution de la dentition des ruminants, ses précises anatomies des manchots et des lémuriens, Henri Filhol représentait cette double tradition. Un vote unanime de l'Assemblée des professeurs du Muséum et de l'Académie des sciences l'investit de la chaire vacante. Il y avait là toute une création en perspective. Un palais nouveau allait remplacer les vieilles galeries croulantes, construites par Cuvier. Dans un décor somptueux, il fallait installer, de manière à les rendre démonstratives et explicatives, toutes les parties disjointes du corps des animaux; il fallait rendre attrayants pour les yeux, sans leur rien laisser perdre d'instructif, les os blanchis des squelettes et les viscères macabres dès que l'alcool n'en fait pas d'informes et lamentables loques. Riche d'instructions qu'il alla recueillir dans tous les musées renommés, Filhol sut éviter ce double écueil; il fit de la nouvelle galerie d'anatomie comparée la merveille de science et d'esthétique harmonie que des milliers de curieux

viennent, chaque dimanche, admirer, et dont tous les anatomistes lui sont reconnaissants. Il considérait cette galerie comme le couronnement de sa vie de savant; il y pensait sans cesse, rêvant de la mettre hors de pair, et y dépensait sans compter des forces qui commençaient à le trahir.

Dans le temple qu'il lui avait dressé, l'anatomie comparée lui apparaissait comme un héritage sacré dont il était fier d'avoir la garde; aucun effort ne lui coûtait quand il jugeait en cause la glorieuse tradition qu'il tenait à honneur de maintenir. Le domaine défriché par Cuvier s'était singulièrement agrandi. Filhol voulut qu'on en cultivât dans son laboratoire toutes les parties, les anciennes comme les nouvelles; il organisa un enseignement technique d'histologie qui venait heureusement compléter les anciennes démonstrations macroscopiques, et réussit bien vite à créer autour de lui une école de laborieux chercheurs. Son cours était pour lui comme une sorte de sacerdoce dans lequel il se complaisait. Il y apportait les plus rares scrupules d'exactitude, s'efforçait de n'y rien omettre des découvertes récentes, et c'est au lendemain du jour où il venait de terminer sa quarantième leçon de l'année courante qu'épuisé par un trop continuel effort, miné dans sa constitution par les fatigues de ses anciens voyages et par celles que lui causait le souci de toujours mieux faire, il fut définitivement terrassé: « Je viens, me disait-il à l'Institut, le 3 mars dernier, de terminer mon cours; j'en suis très fatigué; je me sens mal: j'ai hâte d'aller me reposer à la campagne! » Le lendemain, il vint encore à l'Académie de médecine. Dans la soirée, il s'endormit pour ne plus se réveiller qu'à demi, et dans une sorte de

rêve. Le rêve même est aujourd'hui fini pour toujours.

Plus heureux que Cornu, notre contemporain et notre bien-aimé collègue, Filhol avait au moins lié sa gerbe. Si sa nomination de professeur au Muséum avait été tardive, elle avait été rapidement suivie de nombreux succès. Presque coup sur coup il avait été nommé membre de l'Académie des sciences, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie de médecine. Que n'a-t-il pu jouir paisiblement de ces honneurs mérités et d'une influence qu'il employait si activement en faveur de tous ceux qu'il en jugeait dignes? Pourquoi faut-il si souvent payer de sa vie, juste au moment où la victoire est assurée, les efforts dépensés pour atteindre les sommets? A ceux qui demeurent après eux, les hommes comme Filhol laissent au moins cette confiance qu'ils ont construite une œuvre durable et qu'ils ne meurent qu'à demi. Que sa vaillante femme qui, jeune fille, portait déjà un nom respecté dans la science; que ses fils qui marchent dans sa voie, que sa fille toute jeune encore se laissent doucement pénétrer, comme par une consolation suprême, par le rayonnement de l'auréole de gloire qui survit au cher disparu et qui protégera son nom contre cette autre mort : l'oubli!